

Lod. OPDEBEEK

LA GUERRE

DES PAYSANS

APERÇU HISTORIQUE

DE LA

Lutte héroïque des Paysans en 1798

*D'après des documents locaux et les écrivains
les plus dignes de foi*

Traduction de **Firmin BLONDEEL**

ÉDITION POPULAIRE



BRUXELLES

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

(SOCIÉTÉ ANONYME)

OSCAR SCHEPENS, Directeur

16, Rue Treurenberg, 16

1898

Lod. OPDEBEEK

LA GUERRE DES PAYSANS

APERÇU HISTORIQUE

DE LA

Lutte héroïque des Paysans en 1798

*D'après des documents locaux et les écrivains
les plus dignes de foi*

Traduction de **Firmin BLONDEEL**

ÉDITION POPULAIRE



BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

(SOCIÉTÉ ANONYME)

OSCAR SCHEPENS, Directeur

17, Rue Treurenberg, 16

1898



LA GUERRE DES PAYSANS



I

Les dernières années du xviii^e siècle furent marquées dans notre patrie par une série de persécutions et d'atrocités dont on rechercherait vainement le pendant dans le cours des siècles. La Flandre était recouverte d'un crêpe qui la plongeait dans une nuit sombre, une nuit qui fut seulement éclairée par un point tout petit, mais blanc et lumineux : la période de la *Guerre des Paysans*.

La page qui indique dans nos annales 1798 est trempée des larmes et du sang de nos ancêtres ; à travers tout cela luit comme une filière d'or le mot *Brigands*, une insulte qu'on jeta à la face des défenseurs de la patrie et de la liberté. Nous devons

couronner ce nom de celui des Flamands, qui, nonobstant de multiples persécutions, conservèrent intacte notre fierté de race et relevèrent du sol emboué le drapeau de la patrie et l'agitèrent bien haut jusqu'à ce qu'il retomba sous le lourd talon des oppresseurs.

Nous savons tous que les Français, les ennemis séculaires de la Flandre, introduisirent ici une devise trois fois menteuse ; qu'ils mirent la Liberté, l'Égalité et la Fraternité en pratique par la force, l'autocratie et la discorde ; que leur char de liberté dessina dans notre pays de profonds sillons et, buttant lourdement sur des cadavres, laissa des ornières remplies du sang des Flamands.

On nous promettait la liberté et des milliers furent arrêtés, jetés en prison ou chassés du pays ; la belle liberté, qui consiste à respecter les principes de chacun, ils l'appliquèrent en abolissant la religion de la majorité des Belges, en fermant les églises et en bannissant les prêtres qui moururent sous le ciel brûlant de Cayenne.

Liberté ! et des milliers furent lâchement assassinés et maudirent dans leur dernier râle la liberté de la sainte République.

Égalité ! oui, il existait de l'égalité pour les Belges, mais de l'égalité dans le malheur ; jamais, même en l'impitoyable année 1302 et à l'époque où

d'Albe, le bourreau rouge, portait ici son sceptre noir, notre pays ne vécut de jours plus pénibles, plus infortunés.

Fraternité ! Misérable ironie ! A peine l'armée des Jacobins eut-elle gagné la bataille de Fleurus et fûmes-nous ainsi annexés de fait à la France que l'on nous frappa d'une contribution de guerre de 60 millions de francs. On ne se contentait pas d'encaisser cette somme de la façon la plus brutale ; mais, pour prouver leur fraternité d'une manière plus palpable, les Français volèrent et pillèrent toutes les richesses que la Flandre héritait de ses ancêtres et qui furent réunies après des siècles de croyance et de travail. Ils traînèrent les riches, qui déjà avaient payé leur contribution, impitoyablement dans les cachots de Paris, où ils n'obtenaient leur liberté que moyennant une rançon très élevée. Les églises, chapitres, couvents, prieurés et abbayes furent frappés d'impôts exorbitants et puis privés de tout.

« Les églises des communes évacuées par les uhlans, » écrivait cyniquement Laurent au Président de la Convention, « regorgeaient de Saints ; ils n'eurent pas plus tôt recouvré la liberté qu'ils voulurent aller voir la convention nationale à Paris. Je leur ai donné des ciboires, des calices, des remontrances et des galons pour

faire leur route ensemble et je les envoie de suite par la diligence de Maubeuge. Ils méritent de ta part un accueil d'autant plus gracieux, qu'ils sont les précurseurs de 2 millions en numéraire que nous avons imposés sur les richards de Mons et qui demain feront leurs adieux aux rives de la Trouille. (8 juillet 1794.) »

La Belgique était une mine d'or. La France qui, sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, atteignit l'apogée de l'infirmité ; qui, par des siècles de volupté et de plaisirs sensuels, avait vidé le trésor ; qui affamait et assassinait lentement le pauvre, jusqu'au moment où le peuple inexorable se souleva et cria : « Jusqu'ici et pas plus loin » ; qui, agitée et secouée entre des révolutions et des batailles meurtrières, fut livrée à une horde d'écumeurs, la France, la pauvre France, était misérablement épuisée. Un sang nouveau devait être infusé dans ses veines, il fallait de l'argent et la Belgique devint la proie. Depuis tant de siècles déjà elle était venue puiser ici et réparer ses forces, depuis tant de siècles elle s'était emparée du patrimoine des Flamands ; en ce moment, les chances se présentaient admirablement pour faire enfler à nouveau les mamelles desséchées.

Cambron, membre de la convention nationale à Paris, s'écria au sein de cette assemblée d'un ton

trionphant : « Il y a quatre jours, on nous a fait parvenir vingt-neuf chariots remplis de lingots d'or et d'argent, ainsi que d'espèces sonnantes, le tout d'une valeur d'environ 3 millions et demi. Voilà la septième importation de la Belgique, qui est une véritable mine d'or pour la France. »

Pas de ville où elle ne fut épuisée jusqu'à ce qu'elle ne pût plus rien donner.

Fraternité ! et le lourd marteau de la terreur heurtait et ébranlait l'enclume flamande, lui arrachant des cris de douleur et de détresse.

Fraternité ! et, après l'annexion définitive de la Belgique à la France, nous pûmes nous partager un nouvel impôt de 600 millions, que les Français pouvaient payer en billets, en assignats, mais les heureux Belges en espèces sonnantes.

Toutes nos institutions politiques furent abolies et détruites et la Fraternité trouvait son dénouement dans la violence et les pires débordements. On introduisit l'usage du *Decadi* ; ce jour-là, les boutiques devaient rester fermées, l'ouvrage dans les fabriques et les ateliers, le transport des marchandises, les opérations de bourse, la besogne journalière ou commerciale, tout cela était défendu, sous peine des amendes les plus sévères.

En 1796, les bases des contributions, tant indirectes que directes, furent totalement renversées.

et remplacées par un seul impôt de 240 millions sur les biens meubles et immeubles et les patentes; cela était si exorbitant que pas un seul Belge ne voulut se charger de la perception de cette taxe, de sorte que l'on fut contraint de la laisser à des agents Français.

Dans le courant de Novembre 1796, on mit en vigueur une loi de 1791 qui abolissait les métiers, les gildes et les chambres de rhétorique et confisquait leurs archives et leurs biens meubles et immeubles. Les confréries religieuses subirent le même sort; tous les couvents, prieurés et abbayes furent supprimés, les maisons, églises et chapelles fermées et privées de tout; les monuments les plus admirables de l'architecture ancienne furent vendus et démolis; des œuvres d'art, des statues, des autels, des boiseries, des ornements d'église, tout fut vendu, dispersé, brisé ou endommagé. Une bande d'usuriers, qu'on surnommait la « bande noire », se rua sur les propriétés mises en vente.

« Tyrannie, pillage et confiscation, voilà toute la politique Française en Belgique, peinte en trois mots, » s'écrie d'un ton indigné Augustin Thys, auteur de l'ouvrage *Les Conscrits belges*.

Beaucoup de Belges s'imaginaient trouver un idéal dans le nouvel évangile républicain. Ils croyaient que la Liberté, l'Égalité et la Fraternité

régneraient parmi les hommes; ils adoraient la trinité de la religion française... Hélas! tout était vanité. Ce n'étaient que phrases ronflantes, mots vides de sens; les agissements de ceux qui s'intitulaient les apôtres de l'avenir ne concordaient pas avec leurs principes. Ce qui devait être le flambeau pour répandre la vérité et la lumière, devint la torche enflammée qui couvrit la Flandre d'un brasier destructeur.

Fraternité! et la loi odieuse du 19 Fructidor, an vi de la République — 5 Septembre 1798 — arracha nos jeunes gens à leurs foyers pour les faire servir à l'étranger de chair à canon.

A présent, la mesure était comble; le sang des paysans commençait à se révolter, il fermentait, bouillonnait, les poings démangeaient et furent levés menaçants, une malédiction tombait des lèvres des Flamands épuisés; un cri de protestation, signe précurseur d'une guerre rude, inhumaine, fulminait dans nos provinces.

Le 12 Octobre (1798), la Flandre sortit de sa léthargie. A Overmeire, on en vint aux mains; Rupelmonde, Haesdonck, Cruybeke, Basel, Burcht, Zwyndrecht, Melsele et Beveren suivirent. Le pays de Waes et le petit Brabant retentirent des cris de joie des conscrits. L'heure de la vengeance avait enfin sonné!

La nuit mystérieuse du 21 au 22 Octobre doit être inscrite dans nos annales en lettres d'or. Les cloches, fidèles gardiennes qui depuis longtemps restaient muettes dans les tours, se mirent à jubiler, sonnèrent l'alarme, jetèrent ce cri sur la Flandre : « A bas l'oppresseur ! A bas la racaille sans-culotte ! »

Le génie de la patrie circulait partout, allumant le feu de la révolte et l'attisant avec tant de force qu'il brillait d'une vive lueur et faisait se lever comme une nouvelle lumière sur la Flandre.

Hélas ! ce n'était pas la lumière du soleil bienfaisant.

La guerre était commencée ; elle s'étendit, traversa St-Nicolas — où périt le chef des Paysans, un certain Pauwels, — Lokeren, Tamise, Hulst et Axel, gagna la Flandre occidentale par le Sas-de-Gand et embrasa bientôt tout le pays.

Nous avons voulu nous étendre en quelque sorte sur la domination française, durant les années nonante, pour démontrer que la *Guerre des Paysans* provenait des misères innombrables que les Français avaient suscitées en Flandre, mais non purement du principe de religion, comme certains écrivains veulent bien le prétendre.

Nous nous rallions entièrement à Auguste Orts

quand, dans son magnifique ouvrage *La Guerre des Paysans*, il dit ce qui suit :

« Nous le savons parfaitement, dans le cœur de nos paysans la foi s'unissait à l'amour de la patrie, à la haine de l'étranger, pour les aider à braver la mort, la tête haute et l'œil en feu. Oui, ces martyrs, expirant sur la bruyère ensanglantée, baisaient avec ferveur le crucifix qu'ils portaient au cou et s'écriaient en tombant : *Commodo Spiritum*. Leurs adversaires en témoignent et nous ne songerons pas un instant à nier la vérité de ce détail touchant. La chose est simple autant que naturelle. Aux moments suprêmes de la vie qui dominant la passion ou l'esprit du sacrifice, l'âme s'exalte, le sentiment religieux profond, convaincu, envahit l'homme et le possède tout entier ; qui ne croit point, n'a jamais vraiment aimé, ni vraiment souffert. »

Le mouvement de 1798 fut une explosion spontanée de toutes les colères, de toutes les haines les plus diverses accumulées par la domination étrangère dans tous les cœurs et par tous les motifs.

Les rapporteurs et fonctionnaires français ont attribué le soulèvement des *Brigands* à l'instigation du clergé.

Nous devons protester contre cette assertion. Ce mensonge a été inventé dans le but de

déguiser les concussions exercées pendant de longues années en Flandre par leurs nationaux.

A part quelques ecclésiastiques qui suivent les *Brigands* le crucifix à la main, ce n'est qu'à Stavelot que nous voyons un prêtre se montrer au premier plan; les déclarations des prisonniers de guerre et les documents existants sont formels à cet égard.

Et n'était-ce pas le devoir du prêtre de se trouver au milieu de ses ouailles, de tout braver avec elles, de les assister au moment du danger, de les encourager, de les consoler dans leurs derniers instants, quand une balle leur labourait la poitrine et leur obscurcissait la vue, quand, à leur dernière heure, tout sur terre se brouillait d'une manière sauvage devant elles, sauvage et étrange; de leur donner du courage en leur faisant miroiter devant les yeux un idéal qu'elles atteindraient de l'autre côté de la tombe, au terme de leur misérable existence?

Nulle part, nous ne trouvons de prêtres à la tête des armées, mais nous les voyons marcher dans les rangs comme de simples soldats, ou y figurer en qualité d'aumôniers.

Les nobles figures des pasteurs Quarteer, Van Camp, Huveneers, Gui Deprez et autres n'appartiennent-elles pas aux plus belles de la *Guerre des Paysans*?

On a prétendu aussi que la *Guerre des Paysans* avait surgi à la suite de secrètes immixtions de l'étranger, surtout de l'Autriche. De cette manière, on voulait cacher les hauts faits des *Brigands*.

Pendant longtemps, on chercha des preuves à l'appui de cette assertion, mais on ne réussit pas même à en trouver une seule.

Le fait que Rollier fut nommé général par Charles de Loupoigne au nom de l'Autriche prouve tout simplement que le vaillant chef de Bruxelles n'avait pour but que de rehausser auprès des Paysans le prestige du commandant, de donner à la lutte un caractère légal reconnu et d'exiger des Paysans la discipline et l'obéissance.

C'était une véritable ruse de guerre de la part du cousin Charles, car, quand la guerre fut terminée, l'Autriche refusa à Rollier tout secours ou indemnité, ce qu'elle n'eût osé faire envers un de ses représentants.

Dans aucune circonstance, on n'obtint de secours moral ou pécuniaire de puissances étrangères; cette accusation tombe donc d'elle-même.

Il est à déplorer qu'on ne possède pas plus de documents relativement à l'époque des *Brigands*; la plupart de ceux qui nous sont restés furent dressés par des commissaires français qui avaient le plus grand intérêt à mépriser l'œuvre des

patriotes ; çà et là nous fûmes forcés de nous servir de traditions qui nous furent laissées par des témoins oculaires flamands.

Combien triste aussi fut le sort des chefs après la fin de cette guerre lamentable !

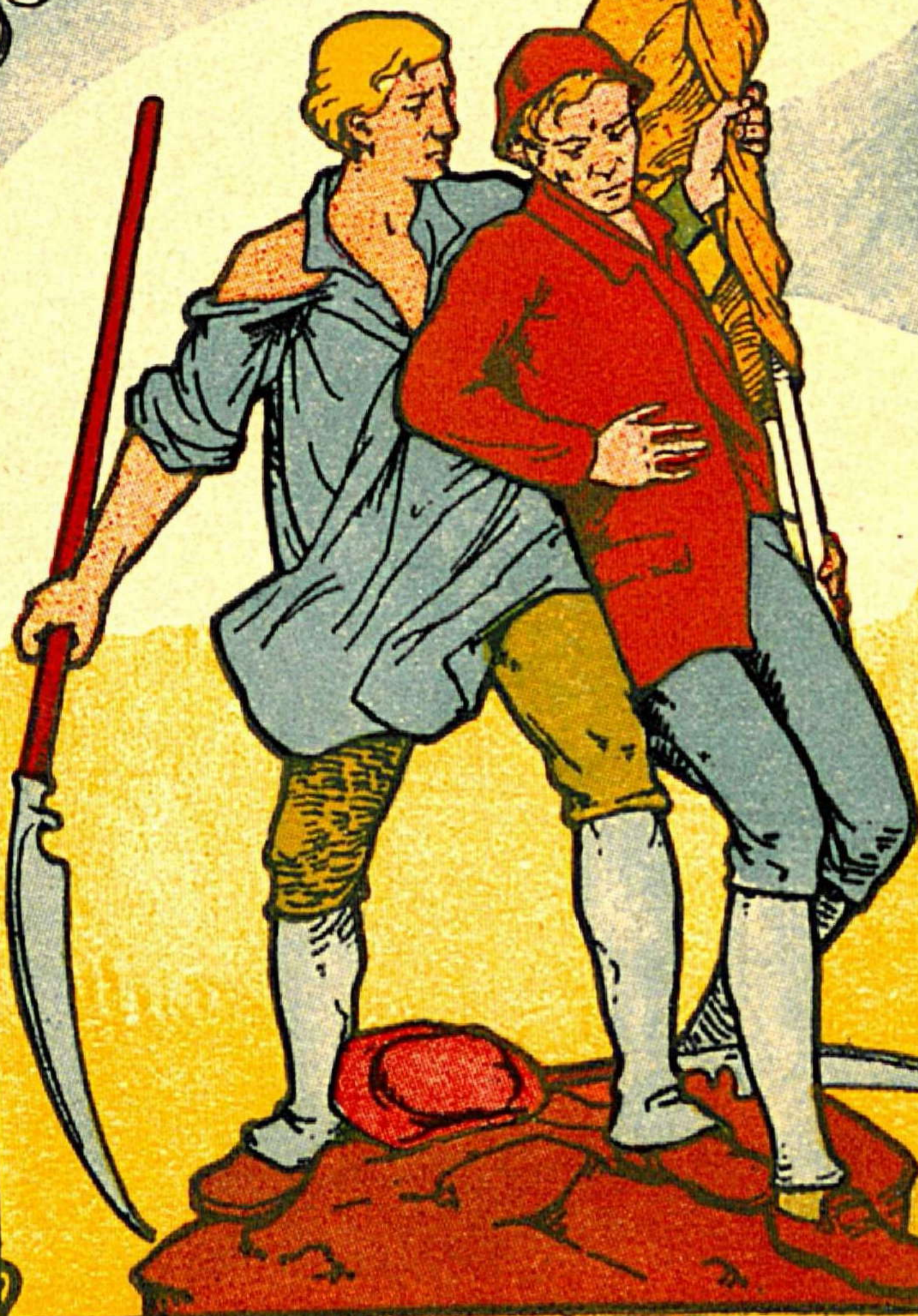
Rollier dut tendre la main au gouvernement comme un mendiant pour un morceau de pain. Van Gansen, ainsi que d'autres meneurs, furent contraints de se cacher durant de longues années. Tous se taisaient sur leur glorieuse conduite de peur d'être blâmés ou poursuivis.

A quelques-uns même, on a extorqué des déclarations contraires à la vérité, déclarations qui trouvèrent leur démenti dans les faits mêmes.

Ah ! si on avait pu les entendre parler des jours pleins de terreur qu'ils durent passer dans les bois, le doigt sur la détente, tandis que soufflait une bise glaciale ; comme ils furent poursuivis, traqués ; quelles actions ils durent accomplir pour regagner leur liberté foulée aux pieds, comme ils prirent part à des escarmouches et des combats, etc.

La résistance désespérée des Paysans est un des plus beaux tableaux de la rude lutte des peuples, c'est une épopée qui annoncera à travers les siècles l'intrépidité et le patriotisme de la Flandre et inspirera les poètes du monde entier.

LODEWYK VAN LAEKEN



VADERLAND

UITGAVE VAN L. OPDEBEEK
ANTWERPEN